|  |
| --- |
| **La Photographie**Il y avait quelques mois que j’avais acquis cette photographie. Collée sur un panneau de contreplaqué, elle envahissait presque tout sur un mur et, bien souvent, je me demandais pourquoi je ne la remplaçais pas ; je ne lui trouvais rien de bien remarquable et en général je n’appréciais guère la photo. A la rigueur, on pouvait lui trouver quelque chose d’insolite, une impression diffuse qui me dérangeait parce que, justement, je ne voyais pas exactement pourquoi je jugeais cette image insolite. Elle représentait un grand lac, vraiment très banal, avec en arrière-plan une colline déserte pas moins banale. La photo était en noir et blanc, le ciel uniformément gris sale. Sur le lac, on voyait une barque, perdue au loin, minuscule, mais inquiétante.Je mis un certain temps à me rendre à l’évidence, même si elle me paraissait difficile à accepter : la barque, de semaine en semaine, avançait. Mais il en était ainsi. Inexorablement, se déplaçant dans un espace-temps impossible à définir, la barque grandissait parce qu’elle avançait sur le lac, venue de quelque lointain rivage pour se diriger vers le bord extérieur du cliché. Autant dire vers moi. Un jour, je pus distinguer deux personnages dans la barque. L’un ramait, et l’autre, assis plus en avant semblait ne rien faire. Quelques temps plus tard, d’autres détails attirèrent mon regard. C’était un homme aux bras nus qui ramait et le personnage placé à la proue ne pouvait être qu’une femme. Comme la barque se dirigeait droit vers moi, chaque jour qui passait donnait du poids, de la présence aux deux personnages que j’observais avec curiosité. Mais seule la femme m’intéressait. Jusqu’au moment où l’inquiétude, la peur, puis l’effroi me nouèrent la gorge parce que je la reconnaissais. Impossible de la confondre avec une autre : de longs cheveux raides et blonds, des yeux si froids qu’ils paraissaient éteints, un corps trop massif et menaçant dans son immobilité, tout en elle me donnait froid dans le dos. Surtout qu’elle me dévisageait les yeux dans les yeux, sans aucune trace de sentiment, et sur ses genoux il y avait un fusil dont le canon également me lorgnait de son œil de cyclope meurtrier. Une de ses mains semblait caresser tendrement la gâchette. Je convulsais.Comment ne pas la reconnaître et me souvenir de tout sans trembler ? Oui, j’avais eu une brève liaison avec elle, l’hiver dernier …Et j’ai rompu, emporté par une brutalité qui ne me ressemblait pas. Et à cet instant, avec une froideur sauvage, elle s’était juré d’avoir un jour ma peau. |

Réponds aux questions suivantes :

1. Quel est le thème de ce texte ? 2) Quelle est la thèse défendue ? 3) Quels sont les arguments avancés